

Adaptation de l'archéologie au public

Marcel OTTE

Toute idée de passé lointain s'ouvre comme un gouffre à la conscience, où elle risque de s'étourdir, comme si la connaissance des origines permettait d'accéder à la nature profonde des choses et d'en estimer également le déroulement futur... La maîtrise du temps lance un perpétuel défi à la volonté humaine qui s'y brise aussi régulièrement que ces tentatives sont, à chaque fois, renouvelées. Les origines du monde, de la terre, de la vie et des hommes constituent le fondement à toutes mythologies, à toutes religions et, aujourd'hui, à toutes sciences. Cette saisie du passé équivaut à une saisie du sens et de la signification des phénomènes observés.

Lorsque l'homme se tourne vers son propre passé, il frémit à l'avance devant les risques de ses découvertes car, s'il doute de ce qu'il est, son passé pourrait bien le lui indiquer trop clairement : un animal imparfait, occupé à sa propre destruction précisément par la fulgurance de son succès. C'est ainsi que, pour parer ces aspects périlleux, le passé humain fut régulièrement balisé d'étapes rassurantes, établissant clairement la distinction avec le monde animal et plaçant l'humanité à un stade sommital de ce qui, dès lors, fut dénommé « évolution et progrès ».

Des forces, aussi puissantes que l'être roi devant le néant, poussent à consolider notre passé qui, au fond, explique et justifie notre primauté actuelle. Cette « histoire » ne peut être neutre ; elle se rebâtit sans cesse à mesure où les questions nouvelles surgissent ; ce n'est donc qu'un passé provisoire, aux contours variables selon les questions posées. Qu'importe ! Tant que le discours historique rassure, il rencontre l'absurdité du temps et, grâce à lui, nous n'existons pas de façon aléatoire mais bien selon un processus logique, fondé sur une « amélioration » constante dont nous serions aujourd'hui le pinacle. Mais il faut d'ailleurs le tendre plus haut, afin de donner aussi un sens à notre existence quotidienne. L'histoire n'est donc pas neutre ; d'ailleurs, elle remplace

les récits mythiques, la Genèse et toutes les croyances « païennes ». Elle assume donc la même fonction sacrée : légitimer l'existence d'un état, d'une région ou d'un peuple, par référence à un lointain profond, obscur et gestateur.

Cette quête du sens fut d'abord soulagée par les historiens, décrypteurs de textes et fondateurs d'une philosophie de l'histoire où les faits furent disposés selon une articulation cohérente : l'héritage romain, la constitution des royaumes, l'ère des découvertes, le siècle des lumières, le développement industriel, la révolution prolétarienne, les conflits mondiaux, les institutions internationales. Une brique sur l'autre, l'histoire humaine se serait bâtie, selon nos manuels, de façon continue, régulière, logique.

Si la raison peut se trouver abusée de cette griserie illusoire, la sensibilité, inconsciente et beaucoup plus puissante, ne peut calmer ses troubles par les mêmes remèdes. Toute en passion, l'angoisse du vide exige des sensations contradictoires pour s'apaiser. Si, en puisant dans les réserves de notre volonté, nous parvenons à maîtriser nos actes, aucune emprise raisonnée ne peut arrêter le flot tempétueux des sentiments et des passions : chacun en trouvera aisément l'illustration dans le plus banal de son quotidien. La quête du passé, fondée sur une peur obscure, n'a que faire d'une explication théorique et rationnelle. Cette tourmente appelle des impressions apaisantes, également obscures et puissantes, de la même nature que celles qui lui ont donné naissance. L'archéologie peut lui en apporter.

Tentons une analogie, un peu hardie mais très actuelle : après le 11 septembre, l'Amérique « devait » vaincre ses monstres dans une fureur guerrière spectaculaire, faite de sang et d'horreur. Qu'importait la cible, il fallait frapper fort pour exorciser le malin installé jusque sur le territoire national. L'archéologie possède cette vertu thérapeutique : elle rassure car elle est tangible, réelle, dense, présente ; on y « touche »

le passé qui vous transmet, sous les mots, le message des siècles. Cette forme de rituel rassemble toutes les humanités, se moque de l'élitisme, se passe de l'érudition : « on sent, donc on sait ». Les foules, accourues sur les chantiers urbains, se penchent vers le vrai, l'authentique, directement perceptible. Telle est la force de notre mission vis-à-vis du public : il faut en respecter les valeurs car elles sont graves, comme on respecte la foi d'autrui, la tendresse des parents, la dignité humaine. En effet, à mes yeux, quelles que soient les variétés d'opinions, elles méritent attention, non pour les vérités qu'elles pourraient détenir mais pour l'homme qui les porte. C'est ainsi qu'une valeur sacrée investit le moindre objet de collection récolté par un « amateur » même s'il s'agit d'un faux, d'une pièce banale, voire d'un jeu de la nature : le même échange s'établit entre le regard et l'objet qu'entre nos plus raffinées académies et leurs productions savantes. Ici ou là, l'homme est travaillé par le même appel : s'étourdir dans les bribes du passé.

Manifestement, l'enjeu est d'importance dans le rapport entre l'archéologue et le citoyen qui ne peut être dupé, moins encore tenu à l'écart de son patrimoine existentiel par lequel il se définit ; il en conserverait aigreur et révolte, comme on l'a vu à Liège dans les années nonante. Ce bien lui appartient ; nous devons le lui restituer par les visites des sites, les musées, les expositions et les mises en valeur, en respectant l'intégrité du regard.

La relation entre la fuite du temps et l'archéologie est de cette nature, affective, émotionnelle, inconsciente. Les sites, les témoins du passé s'investissent d'une aura sacrée ; ils

sont tangibles, comme une relique ou comme un fétiche, comme un objet personnel ayant appartenu à un représentant de l'autre monde : le Christ, les saints, jusqu'aux nouvelles idoles du « show-biz » justement désignées comme les « Olympiens » (Edgar Morin). En les touchant, on accède à leur sacralité ; on partage leur permanence ; on défie le temps.

Ceci explique l'engouement d'une population devant une fouille en cours au centre de sa propre ville, comme si on opérât son cœur ouvert, malmené, déchiqueté par cette intervention. Le public entretient cette fascination trouble devant les témoins matériels, banals ou sublimes ; l'attachement fétichiste fonctionne avec une même sûreté. Si, intellectuellement préparés, nous devenons les agents de cet échange, il ne nous appartient pour autant pas d'en être les juges : l'expert ne tranche pas dans un débat de citoyenneté ; son rôle doit être limité à celui d'informateur objectif, sinon neutre. Impliquant les valeurs collectives, toutes les décisions de ce type relèvent légitimement de la compétence politique.

Le message essentiel est donc celui-là : faire voir, faire sentir, faire aimer. L'explication sera contenue, « notée » dans les textes distribués ; à consulter dans une sérénité incompatible avec l'émotion ressentie durant la visite. Juxtaposer les deux formes revient à altérer l'une et l'autre. Le message rationnel peut être perçu en tout temps ; l'immersion affective demeure un moment privilégié, relayé ensuite par les souvenirs d'impressions, les connaissances qui l'assortissent et puiseront leur force, jamais l'inverse. Invertissons la devise de l'association « Le Vieux-Liège » : *rien connu s'il n'est aimé !*

Adresse des auteurs :

Marcel OTTE

Université de Liège

Service de Préhistoire

Place du 20-Août, 7 Bât. A1

4000 Liège

BELGIQUE

Marcel.Otte@ulg.ac.be